



Daniel Cohen éditeur
www.editionsorizons.fr

La main d'Athéna/Philosophie
Collection dirigée par Jad Hatem

Partout où l'on annonce à grands cris la fin de la métaphysique et là même où l'on croit pouvoir enterrer en silence la libre pensée, c'est l'homme en la totalité de son être et en sa dimension de transcendance qui est en péril. Rien, d'une certaine manière, n'est plus vulnérable qu'elle car elle est tout l'homme. Elle s'expose à la déchéance car la liberté est son essence.

Insulté par Agamemnon, Achille est sur le point de s'emporter et de tuer son rival quand Athéna, venue l'apaiser, se place derrière lui et le retient par la chevelure. Il se retourne et la reconnaît seulement pour lui. La main qui guérit la passion est en même temps la main qui dessille les yeux. Par la conversion qu'elle opère, la sagesse est vision de l'invisible. « Nous sommes tous », dit Plotin, « comme une tête à plusieurs visages tournés vers le dehors, tandis qu'elle se termine vers le dedans par un sommet unique. Si l'on pouvait se retourner ou si l'on avait la chance d'avoir les cheveux tirés par Athéna, on verrait à la fois Dieu, soi-même et l'être universel ».

ISBN : 978-2-336-29819-1

© Orizons, Paris, 2013

Liberté humaine
et divine ironie

Schelling avec Luther

Dans la même collection

Monique Lise Cohen, *Récit des jours et veille du livre*,
Orizons, 2008

Monique Lise Cohen, *Emmanuel Lévinas et Henri Mes-
schonnic, résonnances prophétiques*, Orizons, 2011

Riccardo Di Giuseppe, *Le Voyage de Parménide*, Ori-
zons, 2011

Jad Hatem, *La poésie de l'extase amoureuse, Shake-
speare et Louise Labé*, Orizons, 2008

Jad Hatem, *L'art comme autobiographie de la subjectiv-
ité absolue, Schelling, Balzac, Henry*, Orizons, 2009

Jad Hatem, *Rupture d'identité et roman familial*, Ori-
zons, 2011

Jad Hatem, *Barbey d'Aurevilly et Schelling*, Orizons,
2013

Jad Hatem, *Liberté humaine et divine ironie. Schelling
avec Luther*, Orizons, 2013

Paul Saadé, *La demeure du Don*, Orizons, 2013

Gianfranco Stroppini de Focara, *D'Alexandre à Jésus*,
Orizons, 2013

Jad Hatem

Liberté humaine
et divine ironie

Schelling avec Luther



Abréviations

- Œ Luther, *Œuvres*, Genève, Labor et Fides, 1957sv.
- W Luther, *Werke*, Weimar, Hermann Böhlau, 1883-1938.
- W DB Luther, *Werke*, section *Deutsche Bibel*.
- W B Luther, *Werke*, section *Briefe*.
- W T Luther, *Werke*, section *Tischreden*.
-
- I-XIV Schelling, *Sämtliche Werke*, Stuttgart, Cotta, 1856-1861.
- EP Schelling, *Einleitung in die Philosophie*, Stuttgart-Bad Canstatt, Frommann, 1989.
- G Schelling, *Grundlegung der positiven Philosophie*, Turin, Bottega d'Erasmus, 1972.
- S *System der Weltalter*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1990.
- U *Urfassung der Philosophie der Offenbarung*, Hamburg, Meiner, 1992.
- WA Schelling, *Die Weltalter*, Munich, Beck, 1946.

Traductions de Schelling utilisées

- Œuvres métaphysiques (1805-1821)*, tr. J.-F. Courtine & E. Martineau, Paris, Gallimard, 1980.
- Philosophie et religion, in la Liberté humaine*, tr. B. Gilson, Paris, Vrin, 1988.
- Philosophie de la Révélation*, tr. RCP Schellingiana (CNRS) sous la direction de J.-F. Marquet & J.-F. Courtine, Paris, PUF, 1989-1994.
- Les Âges du monde*, tr. P. David, Paris, PUF, 1992.
- Le Monothéisme*, tr. A. Pernet, Paris, Vrin, 1992.
- Philosophie de la mythologie*, tr. A. Pernet, Grenoble, Millon, 1994.
- Introduction à la philosophie*, tr. M.-C. Challioli-Gillet & P. David, Paris, Vrin, 1996.
- Introduction à la philosophie de la mythologie*, tr. GDR Schellingiana (CNRS), sous la direction de J.-F. Courtine & J.-F. Marquet, Paris, Gallimard, 1998.

À Daniel Schulthess

« La raison naturelle ne peut comprendre d'elle-même cette lumière, bien qu'elle soit présente dans le monde entier »

(Luther, *Postille de Noël*).

« La lumière ne se révèle que dans son combat contre la nuit »

(Schelling, *Philosophie de l'art*).

« L'ironie est le fond du caractère de la Providence »

(Balzac, *Eugénie Grandet*).

« Ah ! ce monde est beau quand on peut en saisir l'ironie »

(Charles Morgan, *Fontaine*).

« De toutes ces propositions, on retient qu'il ne faut pas prêter attention à la force des mots, mais au sens, car elles sont toutes à comprendre de manière impropre, et à partir du contraire »

(Luther, *Marginalia au Livre des Sentences de Pierre Lombard*).

Avant Propos

Rejeton prodige d'une lignée de lévites luthériens, le jeune Schelling se destina très vite au pastorat. À Tubingue, où il entreprenait des études à cet effet, deux événements le détournèrent de la carrière ecclésiastique : la Révolution française et la philosophie de Fichte dont l'aurore venait de poindre.

En dépit d'une certaine inclination au catholicisme, reconnue par lui-même sur le tard (XIV, p. 324), il est resté fidèle à son Église. Il ne s'est jamais pour autant piqué d'orthodoxie, même et surtout dans la dernière période de sa pensée qualifiée par ses soins de « philosophie chrétienne » (S, p. 9). La soumission à la dogmatique eût non seulement entravé la libre recherche, mais empêché de traiter le christianisme comme un simple objet d'investigation¹.

1. « Il ne m'importe pas d'être d'accord avec une quelconque doctrine ecclésiastique. Je n'ai aucun intérêt à être orthodoxe, comme on dit, et il ne me serait pas non plus intolérable d'être le contraire. Le christianisme n'est pour moi qu'un phénomène que je cherche à *expliquer* » (XIV, p. 201). « Le christianisme n'a pour la philosophie aucune autre autorité que celle d'un objet, ce qui lui permet donc d'être

Il n'est pas aisé de déterminer le noyau d'une doctrine. Pour celle de Luther, s'il faut en croire son propre auteur, elle tient en la thèse de la justification (qui d'ailleurs fait sa grande originalité par rapport à tous les réformateurs qui l'ont précédé). Si cet article est renversé, confie-t-il, tout le serait (*W* 40, I, p. 72 ; 40, III, p. 335). Il est conduit à cette position par une triple réduction : 1/ des quatre Évangiles à celui de Jean, 2/ de Jean à Paul, 3/ de Paul à la foi laquelle, opération de Dieu dans l'âme, justifie à l'exclusion des œuvres. Or Schelling n'admet pas, à son tour, que ces dernières soient méritoires, la justification devant les précéder (XIV, p. 218 ; cf. VI, p. 559). Il importe peu ici de savoir si pareille proposition contredit ou non la doctrine catholique et jusqu'à quel point. L'essentiel est que, notoirement considérée comme l'emblème du luthéranisme, elle l'ait été par Schelling lui-même (cf. XIV, p. 327) qui rappelle que l'Épître de saint Jacques, laquelle prône une grâce avec œuvres (*Gnade mit Werken*), a été qualifiée par le Réformateur d'« épître de paille » (*U*, p. 702 ; *W DB* 6, p. 10). On ne s'étonnera donc pas de voir que le philosophe, s'adressant à Eschenmayer, célèbre « notre doctrine luthérienne » comme ce qui a ranimé la notion de foi (VIII, p. 185), ce qui explique qu'il lui arrivera de caresser le projet de composer des sermons en vue d'exposer la doctrine chrétienne. Il renchérit sur Luther en ne portant qu'un intérêt médiocre à l'enseignement propre du Nazaréen car pour lui, le christianisme se ramène à la doctrine concernant le Christ.

examiné sans parti pris en vue de la recherche de la vérité »
(*EP*, p. 9-10).

Mais dès lors qu'il expose sa vision d'un développement historique du christianisme dans laquelle l'Église de Pierre représente le fondement de l'édifice chrétien, le philosophe est amené à faire du principe protestant issu de Paul une position excentrique, active et libre par rapport au centre (XIV, p. 309)², ce qui dans les termes du système de l'identité revient à le priver de l'ancrage dans l'universel (cf. V, p. 301). Or quelle que soit l'adhésion de Schelling, dans les diverses étapes de son évolution, à cette posture, il n'a pas laissé d'aspirer au centre, parfois sous la forme d'une restauration, le plus souvent d'un dépassement dans une figure tierce, spirituelle. Il finit par offrir ses vœux à l'Église à venir, johannique et universelle qui réunit les termes anti-thétiques. Dès l'instant où il réprouve toute tentative d'abolir le fondement, et qu'à cette occasion il rappelle opportunément que le Réformateur « nomme l'Église romaine sa chère mère » (XIV, p. 315), il lui faut reconnaître que le luthéranisme exprime un point de vue partiel (si pertinent soit-il, notamment dans le sens d'une totale dépaganisation du christianisme). Déjà dans la *Philosophie de l'art*, il avait constaté que le protestantisme, loué pour avoir promu la liberté de pensée et d'invention, échoua à se doter d'une forme objective et finie (V, p. 440), la Réforme ayant privilégié l'intérieur aux dépens de l'extérieur. La version munichoise de la *Philosophie de la Révélation* nommera Luther : « La tendance unilatérale conduit soit au rationalisme ou au

2. On appréciera la différence avec Kierkegaard soutenant, à la même époque, que le copernicien Luther a découvert que Rome n'était pas le centre autour duquel tout gravitait, mais une instance périphérique (*Journal*, 2 novembre 1838).

mysticisme. Le catholicisme s'est principalement attaché à l'extérieur, en négligeant la connaissance. Le protestantisme a seulement insisté sur la connaissance, sur le processus intérieur, et c'est ainsi qu'a disparu pour lui le déroulement extérieur. Cela n'a pas été avantageux pour Luther d'avoir été influencé par Tauler. Le processus intérieur est certes l'important pour tout homme, mais le processus extérieur ne saurait non plus être négligé » (U, p. 709 ; cf. XIV, p. 333 où Luther et Tauler ne sont pas mentionnés). Le protestantisme ne sera donc jamais qu'une médiation (*Vermittlung*), une simple transition (*Übergang*) et donc rien en soi-même (U, p. 697).

Dans quelle mesure Schelling est resté proche de l'esprit de Luther, « âpre et sauvage, mais puissant »³, comment apprécier l'influence d'une œuvre théologique dont la lecture ne fut pas l'objet favori des méditations du philosophe et qui, de surcroît, ne s'est pas privée d'insulter gravement à la raison, l'objectif du présent essai est de contribuer à l'établir. Je ne prétends pas couvrir tous les aspects qu'une telle question est amenée à mettre en évidence⁴. Dans un premier moment, j'examine la référence à Luther dans les *Recherches sur la liberté humaine* — qui peuvent passer pour une réfutation en règle du traité du *Serf arbitre* que Luther jugeait son meilleur ouvrage (WB 8, p. 99) et procède à une comparaison entre les dyothé-

3. Schelling, *Briefe und Dokumente*, II, Bonn, Bouvier, 1973, p. 97.
4. Pour un autre point de vue, cf. Francesco Donadio, *L'Albergo della Filosofia e la radice della mistica. Lutero, Schelling, Yorck von Wartenburg*, Napoli, Bibliopolis, 2002.

lismes divins des deux penseurs⁵. Je porte ensuite mon attention sur le thème luthérien de l'ironie divine que Schelling essaya de conquérir pour le compte de la philosophie. *Dieu et la liberté humaine* ne sont pas de ses thèmes que la philosophie pourrait se permettre d'examiner selon ses loisirs et fantaisies. Ils appartiennent (avec la vertu, le monde et l'homme comme identité de Dieu et du monde) au cercle restreint qui regroupe les questions fondamentales (cf. S, p. 19). Un appendice sur l'auto-révélation de Dieu qui thématise le passage de *philosophie et religion* aux *Recherches sur la liberté humaine* s'inscrit dans la lignée de mes précédents travaux sur Schelling.

5. Insistant sur la parenté qui unit Luther aux grands idéalistes allemands, Berdiaev considère que Fichte et Hegel poursuivent la tendance moniste manifestée dans le *Serf arbitre* en tant que ce traité refuse d'admettre une réciprocité d'action entre l'homme et Dieu ; l'esprit universel ne serait pas autre chose que la grâce sécularisée (*Cinq méditations sur l'existence*, tr. I. Vildé-Lot, Paris, Aubier, 1936, p. 43). Jugement qui ne s'applique guère aux *Recherches*.